

BARTHES, BLANCHOT, LANSON : DE L'ORIGINE DE CERTAINES GÊNES THÉORIQUES POUR L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Alain VIALA

DÉPUIS une dizaine d'années s'est dessiné en France un *aggiornamento* de l'histoire littéraire. La raison la plus immédiate en réside dans un de ces « effets de balancier » que toutes les disciplines connaissent, et qui ici consiste, après deux décennies où les études formalistes avaient tenu la vedette, en une réactivation des préoccupations diachroniques. « Retour » après une « désertion » ou du moins un « délaissement » au profit d'un « formalisme étroit »¹, c'est en tout cas ce que mettent en exergue les publications qui jalonnent ce mouvement. Mais, si manifeste qu'elle soit, cette cause est loin d'être la seule. Les modifications des populations scolaire et estudiantine, l'évolution des disciplines voisines (en particulier la sociologie et, justement, l'histoire), ou encore le regain général des « effets de mémoire » dans les pratiques culturelles, comme enfin les traditions propres de l'institution universitaire, y ont leur part. Pourtant, ni dans les données factuelles (nombre des travaux de recherche et de publications relevant de l'histoire littéraire)², ni dans les structures (organisation des programmes d'enseignement, des départements des Lettres Françaises — en France mais aussi dans d'autres pays — et de l'organisme qui régule les carrières universitaires)³, l'histoire littéraire n'avait disparu, pas même vraiment régressé.

1 H. BÉHAR et R. FAYOLLE, *L'Histoire littéraire aujourd'hui* (Paris, A. Colin, 1990) : « *Il est beaucoup question d'un retour de l'histoire littéraire [...]* » (p. 5, « Introduction », début) ; F. DOSSE, « L'histoire littéraire, fille de Cléo », (*Le Français aujourd'hui*, n° 72, déc. 85) : « *Le territoire de l'historien a été déserté depuis un moment par les littéraires. Le formalisme s'est substitué à l'histoire littéraire.* » (p. 31) ; P. GLAUDE et Y. REUTER, *Personnage et Histoire littéraire* (Toulouse, P.U.M., 1991) : « [...] réintroduire la dimension historique, trop souvent délaissée par le passé, au profit d'une réflexion étroitement formaliste » (p. 8, « Présentation »).

2 Ainsi les grandes séries de *L'Histoire littéraire de la France* des Éditions Arthaud et des Éditions Sociales, produites durant ces deux décennies 1960-1980.

3 Programmes de l'Agrégation, mais aussi, en dépit de la montée du thématisme dans les

2 TEXTE

Plus qu'un déclin des positions et des pratiques, c'est donc un déclin de l'image et de l'idée qu'on se fait de l'histoire littéraire, un « sentiment de crise », qui s'était instauré. ; plus qu'un regain de pratiques, c'est un regain d'interrogations qui se fait⁴. Les faits extérieurs n'ont donc peut-être été que des catalyseurs pour d'autres enjeux, plus intrinsèques et plus anciens.

Les quelques réflexions qui suivent explorent cette hypothèse en esquissant une archéologie des débats sur les objets et les méthodes et, au-delà, des manières de se représenter la littérature et son étude historique. Ce ne seront que réflexions et explorations, linéaments de travaux en chantier, et point des assertions et démonstrations en bonne et due forme ; mais comme telles, elles pourront suggérer que peut-être il ne s'agit pas tant de raviver ou recadrer l'histoire littéraire, la re-placer, que bien de la déplacer.

*
* *

La déclaration du sentiment de crise peut être datée, en point de repère commode, de la publication en 1960 d'un article de Barthes : « Histoire ou littérature ? »⁵. À partir d'une critique serrée de l'histoire des sources et des biographies d'auteurs, il instaurait un partage des objets et des raisons d'être : à l'histoire, il assignait ce qui touche à la « *fonction* » et constitue « *la face institutionnelle* » de la littérature ; à la critique, le commentaire interprétatif sur les oeuvres et la « création ». Celles-ci, étant inaccessibles à la certitude scientifique et historique, requièrent des interprétations inéluctablement « *engagées* », « *subjectives* », ne pouvant prétendre « dire vrai » : le discours critique interprétatif « *lui aussi fait partie de la littérature* »⁶. Scinder ainsi deux tâches et deux disciplines que l'histoire littéraire tenait conjointes, proclamer (c'est le sens du ou dans son titre) la nécessité de choisir entre elles, c'était opérer une scission du schéma, jusque-là dominant, de « l'homme et l'œuvre ».

Cet appel à sécession appartient à un ensemble de débats et conflits, dont la part proprement littéraire s'allait cristalliser dans la « Querelle de la Nouvelle Critique », et qui résultaient de la crise de croissance de l'université à ce moment, de l'évolution des sciences humaines et de la concurrence entre diverses instances de la recherche⁷. Ces corrélations importent à l'histoire de

collèges, ceux du secondaire, et le CNU (Conseil National des Universités ; ses appellations ont varié, mais son principe est resté).

4 Tel est le sens des trois ouvrages cités note 1, du n° des *PMLA* de janv. 92 sur la théorie de l'histoire littéraire, et du présent n°.

5 R. BARTHES, « Histoire ou littérature », d'abord paru dans la revue des *Annales* (n° 3, 1960), repris dans *Sur Racine* (Paris, Seuil, 1963 [c'est selon cette édition que je le cite ici]).

6 *Ibid.*, p. 166. Désormais, pour ne pas multiplier les renvois en note, les références à ce

l'histoire littéraire, mais ici on concentrera encore l'attention sur la logique interne des discours. Barthes, donc, ne niait pas la possibilité d'une étude historique du littéraire, mais proposait de la faire d'une autre façon, selon une redistribution des tâches intellectuelles qui constituait en fait une redistribution des positions au sein de l'institution, revendication d'une place légitime pour des formes nouvelles de la critique. Et en scindant le schéma traditionnel de « l'homme et l'œuvre », il ne mettait pas indûment l'histoire littéraire en faillite, il constatait une faille, visible dans les pratiques et l'évolution de la recherche en littérature ; le cas de Racine, qu'il privilégie, le montre assez : dans les années 1950, ce n'était déjà plus selon ce schéma que les méthodes progressaient⁸. De même, au vu des critères épistémologiques usuels, sa critique des méthodes, de l'histoire anecdotique, de la biographie psychologisante et des analogies simplistes établies entre l'œuvre et les faits collectifs ou individuels, son souhait d'une étude des données collectives, des mentalités, de l'institution littéraire relevait d'un salutaire bon sens. Il a d'ailleurs largement trouvé réponse aujourd'hui⁹, et on pourrait penser que la « sortie de crise » s'effectue au moment où les insuffisances méthodologiques qu'il avait repérées ont été surmontées.

Mais outre ces problèmes de méthodes, et ces propositions (qui, elles, n'eurent pas de suite) quant au statut de l'histoire littéraire, Barthes soulevait la question de sa finalité et sa portée. Il est nécessaire de regarder de près en quels termes il le faisait.

Ce qu'il attaquait, il le nommait successivement « *histoire de la littérature* », « *histoire littéraire* », « *histoire et critique* », « *critique érudite (dirais-je pour simplifier : universitaire ?)* », et enfin « *le système lansonien* »¹⁰ : cheminement lexical qui, en fait, construit un « système »

7 R. Barthes le remarquait lui-même à la note de la p. 153. La revue des *Annales* représente un certain courant de la recherche historique, l'EPHE, puis l'EHSS, constituaient des lieux « neufs », les recherches formalistes, structuralistes, et Mauron, Goldmann, Barthes lui-même, se situaient plutôt dans des instances d'une position à la périphérie des « bastions » universitaires.

8 Durant la première moitié du siècle, il s'agissait pour la recherche de passer en revue les principaux auteurs du répertoire, et le modèle de « l'homme et l'œuvre » convenait à cela pour les thèses ès-Lettres au rythme de : un grand écrivain = une grande thèse ; après la guerre - en dates rondes - cet inventaire ayant été fait, on en vint à une situation où il y eut plusieurs thèses sur chaque grand nom de la littérature, chacune étudiant un aspect de l'œuvre : le schéma traditionnel n'y convenait donc plus. Ainsi dans les années 1950, sur le seul Racine, les thèses de Mauron, Goldmann, Picard, plus les essais de Jasinski, Pommier et enfin Barthes lui-même (pour ne citer que les plus connus) .

9 L'histoire institutionnelle et sociologique que souhaitait Barthes s'est largement développée, et au-delà des enjeux qu'il lui assignait. À la date où sont écrites ces lignes paraît le livre de P. Bourdieu, *Les Règles de l'œuvre* (Paris, Seuil, 1992), qui montre que ces analyses, par la médiation du champ, touchent aux formes et contenus des textes ; l'auteur de ces lignes s'autorise à croire qu'il a lui aussi contribué à cette façon de faire de l'histoire littéraire (*Naissance de l'écrivain* [Paris, Minit, 1985]) et, signe minime mais révélateur, a en charge un Centre de Recherche sur l'Institution Littéraire...

adverse pour mieux le démolir. Le souci heuristique exige de soumettre à son tour le système du discours barthésien à, non pas démolition, mais à analyse, « déconstruction ». Car il offre une occasion curieuse d'un petit jeu d'« histoire des sources », qui pourra être tant plaisant qu'instructif pour les curieux d'histoire littéraire.

Pour sa critique du « système lansonien », Barthes emprunte à un prédécesseur illustre, Lucien Febvre, « un guide commode » (p. 150) du protocole historique. Mais il le tire d'un article qui lui-même citait Febvre¹¹. Si bien qu'on se trouve là en situation de « troisième main » et quand on se reporte à l'original on peut se demander si Barthes s'est lui-même reporté à la « source » ... Le programme d'histoire littéraire de Febvre se trouve en effet dans un article intitulé « Littérature et vie sociale : de Lanson à Mornet, un renoncement ?... »¹² et il développe l'idée que les successeurs de Lanson ont trahi les projets de celui-ci qui fondaient une histoire littéraire digne de ce nom : étude du « milieu », des « publics », des « formations reçues », des « modes », des « mentalités ». Autant de points que Barthes reprend et prolonge ; mais il ne reprend pas l'idée que le lansonisme, le « système lansonien », serait dû à la trahison des épigones envers la pensée du fondateur. Ignorance, négligence, choix délibéré de sa part ? Au fond peu importe : l'important est que le jeu de l'intertextualité nous renvoie ainsi à Febvre, vingt ans en amont des deux décennies de « crise », et de là à Lanson trente ans encore davantage en amont, au moment où l'institution universitaire d'enseignement et de recherche littéraire se mettait en place, aux origines donc de l'histoire littéraire comme institution¹³.

Lanson en définissait les tâches notamment : dans le « Programme d'études sur la vie littéraire en province », « L'histoire littéraire et la sociologie » et « La méthode de l'histoire littéraire »¹⁴. Il y insistait sur la nécessité d'étudier

10 Ces occurrences se succèdent dans l'ordre où je les cite, de la p. 148 à la p. 166.

11 Article de Cl. Pichois dans les *Annales* en 1959 (n° 4) sur les « Cabinets de lecture à Paris dans la première moitié du XIXe siècle ».

12 Publié d'abord en 1941 dans les *Annales d'histoire sociale*, III, repris dans le recueil *Combats pour l'histoire* (Paris, A. Colin, 1953) ; il semble que Pichois l'ai lu là, Barthes lisant à son tour Pichois dans les *Annales* l'année qui précède la rédaction et publication de son propre article. Mais la date de première publication de l'article de Febvre (avant tout compte rendu d'un livre de D. Mornet) marque bien qu'il s'agit d'une problématique située 20 ans avant...

13 On renverra sur les conditions de son instauration à l'étude d'A. Compagnon, *La IIIe République des lettres* (Paris, Seuil, 1983) (bon exemple d'histoire littéraire institutionnelle là encore...).

14 Soit, dans l'ordre de leur première publication : 1903, Conférence à la Société d'histoire moderne ; 1904, *Revue de métaphysique et de morale* ; 1910, *Revue du mois*. Ces textes, et l'ensemble des articles critiques et programmatiques de Lanson ont été recueillis dans le vol. *Essais de critique, de méthode et d'histoire* (Paris, Hachette, 1965) édité par H. Peyre. Mais les dates de première publication importent : c'est après 1910, la position de Lanson dans l'université étant bien établie, que se fera une évolution de ses travaux, et une diminution de sa production programmatique. ; ainsi le premier texte cité ici sera repris par

les traits collectifs de la pratique littéraire, les façons de penser, la culture des auteurs et des lecteurs, les corrélations entre le public et les œuvres. Barthes ne cite pas Lanson et induit même, par ses attaques contre « *la critique érudite* » et le « *système lansonien* », l'idée qu'il s'y oppose, et pourtant les voici bien sur les mêmes positions de fait en ce qui concerne les objets et méthodes de l'histoire littéraire, de l'histoire de la « *fonction littéraire* » du moins.

En revanche, Barthes récuse l'étude biographique parce qu'elle ne traite que des données anecdotiques et psychologiques, qui ne rendent pas compte de la « *création* », pas plus qu'aucune explication historique ne pourrait prétendre en fixer le sens. Lanson, tout empreint d'esprit positiviste, faisait grand cas de la recherche des faits et certitudes, y compris biographiques. Pour autant, il en situait l'utilité non dans une *ultima verba* explicative, mais dans une régulation la subjectivité de l'interprète. Car c'est celle-ci qu'il tenait pour décisive en dernière instance. D'un côté, il convoquait l'aphorisme « *il n'y a de science que du général* », pour justifier la nécessité d'examiner tout ce qui dans une œuvre appartient à des faits de société et de mentalités ; mais de l'autre, il affirmait qu'« *il n'y a de connaissance que du particulier* » : l'histoire établit des « *savoirs* » certains, mais ne se substitue pas, ni même n'accède, à la « *connaissance* » qui réside dans le contact du lecteur avec l'œuvre, et qui relève du « *caractère intrinsèque de l'ouvrage littéraire* »¹⁵. Ainsi Lanson déjà distinguait lui aussi le rôle de l'histoire littéraire et celui de l'interprétation. Et il instaurait de fait une hiérarchie entre les deux actes, l'historique, explicatif mais inéluctablement insuffisant, et le commentaire, inéluctablement subjectif mais seul touchant à la relation avec l'essentiel. Ces deux actes, il les assignait à un seul et même acteur ; Barthes, pour sa part, voulait les disjoindre, les attribuer à des acteurs distincts, les uns portant le nom d'« *historiens* », et les autres ayant droit seuls à la qualité de « *littéraires* ». Mais, par-delà ces choix dictés par des situations historiques et des positions différentes dans le champ des savoirs, comme par-delà des modèles distincts dans les sciences humaines (l'histoire, la psychologie et la sociologie positivistes pour Lanson, l'histoire telle que le concevait l'École des Annales, la psychanalyse et le structuralisme formaliste pour Barthes), leurs distinctions des enjeux, et la hiérarchie qu'elles contiennent, s'ordonnent en fait selon une même structure. La divergence des choix tactiques n'empêche pas les mêmes cadres fondamentaux de pensée à propos de l'histoire littéraire et de sa portée.

Ce rapprochement ne surprendra que ceux qui n'ont pas pris le temps de regarder les écrits de Lanson. Les autres savent qu'il n'y eut pas de « *système*

lui en 1923, sous ce titre, mais date bien de 1903.

15 *La Méthode de l'histoire littéraire* (1910) in *Essais de critique, de méthode et d'histoire*, p. 46 sqq.

lansonien » et qu'on peut même dire qu'il n'y a pas un Lanson, mais au moins deux. Si son programme ne s'est pas accompli, c'est que lui-même a dérivé vers un privilège sans cesse croissant accordé à l'étude des « sources »¹⁶. Non qu'il en espérait des explications définitives, mais il y voyait le moyen d'observer comment les « créateurs » ont travaillé, à partir de quoi leur intelligence et leur imagination se sont mises en branle¹⁷. Or, alors que l'étude historique, en portant l'attention sur les mentalités et les institutions, relativise les « grands auteurs » et les « grandes créations », Lanson, par choix idéologique fondamental, avait opté pour une étude de la littérature célébrant les « *grands hommes* » et les « *chefs d'œuvre* » où se manifeste selon lui le « *caractère intrinsèque de la littérature* »¹⁸. L'histoire littéraire se trouvait ainsi cantonnée en pratique à un travail d'accompagnement et à une vertu pédagogique¹⁹. La trahison du programme n'est donc pas seulement due aux épigones, elle est déjà chez l'initiateur. Mais c'est justement parce qu'il pensait selon la dichotomie que Barthes utilisera ensuite pour critiquer le « *système lansonien* »...

L'histoire littéraire pourrait s'accommoder d'un tel cadre de travail, qui empiriquement en vaut bien un autre, si son objet s'y trouvait spécifié de façon nette et épistémologiquement recevable.

Or là encore, s'agissant de l'essentiel, de ce qui est « intrinsèque » à la littérature, le discours barthésien vaut la peine qu'on l'interroge.

Il affirme que « *l'être de la littérature replacé dans l'histoire n'est plus un être* » (pp. 155-156) ; cet « être », conçu comme « *création* » et enjeu de « *profondeur* », relève d'une « *matière sans preuve* » (p. 157). Cette formulation, ce *sans preuve*, se lisait quelques années plus tôt sous la plume de Maurice Blanchot, qui affirmait de l'« œuvre » : « *Elle est sans preuve* »²⁰. Dans le même mouvement, il ajoutait : « *l'œuvre est solitaire* » ; chez Barthes de même on relève : « *l'œuvre, d'apparence solitaire* » (p. 148) .

Similitude des formulations ; similitude de conceptions ? Reprenons Blanchot : « [l'œuvre] *est sans preuve de même qu'elle est sans usage.* » « *Usage* » ici désigne ce qu'ailleurs il appelle « *but* », c'est à dire une fonctionnalité quelconque du texte dans la trame des actions sociales. Et il

16 Voir R. FAYOLLE, « Bilan de Lanson » (in H. BÉHAR et R. FAYOLLE, in *op. cit.*, pp. 12-22) qui analyse avec précision les enjeux lansonniens et cette dérive.

17 *Ibid.*, p. 21.

18 G. LANSOIN, *La Méthode*, *loc. cit.* Voir A. Compagnon et R. Fayolle, (*op. cit.*), qui détaillent les options politiques (nationales), le culte des grands hommes, et au privilège du chef d'œuvre.

19 *La Méthode*, p. 53 sq. et *Préface de L'Université et la société moderne* (1902) p. VIII, sur les fonctions pédagogiques dévolues à l'histoire littéraire face au goût qui ne peut s'enseigner.

20 M. BLANCHOT, *L'Espace littéraire* (Paris, Gallimard, 1955) ; je cite selon l'édition dans la collection « Idées », 1968, p. 10. Dans la suite de mon propos, les références à ce texte seront indiquées par la mention du n° de page dans cette édition.

réfuse l'idée d'un « sens » de l'œuvre défini par un but (« *narrer, enseigner ou même décrire* ») (p. 34) . Car, précise-t-il, la « *vie du monde* », celle où « *parlent les buts* », s'oppose à « *la parole essentielle* » qui gît dans l'œuvre et l'œuvre n'advient qu'en s'acharnant à « *éloigner* » et « *faire disparaître* » ces buts (p. 36) . Barthes, de son côté soulignait cette « ambigüité » de la littérature : « [...] *l'œuvre est essentiellement paradoxale, à la fois signe d'une histoire et résistance à cette histoire.* » (p. 149). C'est à ce titre que la « *vie du monde* » ou « *l'histoire* » ne touchent pas à l'« être » de la littérature et que donc, selon Barthes : « *L'histoire ne nous dira jamais ce qui se passe dans un auteur au moment où il écrit. [En conséquence de quoi] il serait plus efficace d'inverser le problème et de nous demander ce qu'une œuvre nous livre de son temps.* » (p. 150) .

Blanchot exprimait la même idée de l'ultime vanité de toute « étude » en termes plus radicaux : « *L'œuvre n'est pas, là où elle est seulement objet d'étude et d'intérêt, produit parmi d'autres produits. En ce sens, elle n'a pas d'histoire.* » (p. 308) .

D'où enfin, correspondant à l'assertion de Barthes « *L'être de la littérature replacé dans l'histoire n'est plus un être* », celle-ci de Blanchot : « *Ce n'est plus l'être de l'œuvre, mais une œuvre du monde, au service des lecteurs, du public.* » (p. 276) ...

Je n'affirme pas (ce sont ici observations, ai-je averti) que Barthes avait Blanchot présent à l'esprit quand il écrivit son article ; je ne puis même à ce jour tenir pour assuré — même si on peut le tenir pour très probable — qu'il avait à cette date lu *L'Espace littéraire*. Et d'une similitude on n'infère pas une filiation ; mais d'une identité de termes on peut et doit s'interroger sur une identité dans les catégories de pensée (ce sont là explorations) . Surtout quand le propos en vient de part et d'autre à modifier même l'emploi du mot et du concept de littérature. Pour fixer le rôle de l'histoire littéraire, Barthes écrit : « [...] *voyons en un mot ce que serait une histoire non de la littérature mais de la fonction littéraire.* » (*ibid.*) . Blanchot de son côté ne cesse de manifester sa gêne devant le terme et son extension, jusqu'à opérer une quasi substitution depuis « *l'œuvre — l'œuvre d'art, l'œuvre littéraire* » (p. 10) jusqu'à « *le poème — la littérature — [...]* » (p. 31) ...

Réflexion qui s'impose devant cela : la division entre « histoire ou littérature » répond donc à des distinctions entre deux aspects de la littérature, un contingent, un transcendant. Mais ces deux aspects sont-ils intrinsèquement liés au sein de *tout* texte littéraire ? Question cruciale, leur coprésence devenant alors la condition même pour que de telles assertion soient susceptibles de fonder une théorie générale de la littérature ; et sans théorie générale, les pratiques ne seront justifiées qu'empiriquement, les débats seront au mieux méthodologiques, les flottements de tous ordres pourront persister.

Barthes réclamait que l'histoire littéraire s'interrogeât sur les variations des conceptions de la littérature (p. 155) . On ne saurait que souscrire. Mais applique-t-il lui-même cette proposition ? Avec prudence ; mais il en vient

enfin à énoncer sa définition : « [...] *la littérature est cet ensemble d'objets et de règles, de techniques et d'œuvres, dont la fonction dans l'économie générale de notre société est précisément d'institutionnaliser la subjectivité.* » (p. 166). Pour fine et générale à la fois qu'elle soit, cette définition avoue des limites : « *notre société* » n'agit sans doute pas comme d'autres, telle société africaine où les griots sont pourtant des auteurs de textes que nous tiendrions volontiers pour des objets littéraires (entre autres) par exemple ; et « *notre société* », dans le vague de la formule, inclut-elle la Grèce antique ? En ce cas, il n'est pas certain que la fonction soit bien la même. Et puis, même dans « *notre société* », quelle sélection une telle définition ne suppose-t-elle pas ? Les chroniques de Commines ou Froissart, ou les *Plaidoyers* d'un Patru relèvent moins de la « création » que de buts pratiques, leur fonction essentielle n'est pas d'« *institutionnaliser la subjectivité* » mais de justifier une politique ou de sauver ou non un innocent ou un coupable : l'histoire s'y impose, non l'« être ». La conception barthésienne est donc elle-même contingente.

Plus encore l'est celle de Blanchot qui, lui, l'avoue sous diverses espèces : en posant l'équivalence plus haut citée entre « *la littérature* » et « *le poème* », ou encore en écartant les écrits « *agissants* » (ceux qui narrent ou enseignent avant tout)... Ce qui intéresse Blanchot, c'est la littérature telle que Mallarmé l'a envisagée, « *l'œuvre* » : entendons comme manifestation d'une transcendance lovée dans le langage. Il met d'ailleurs en pratique une certaine histoire littéraire, trace des lignes d'évolution. Récusant les écrivains classiques qui, en croyant donner voix à l'universel, font taire ce qui parle en eux (p. 19), dépassant « *le mouvement qui, de la Renaissance au Romantisme* » a cherché à tout ramener au génie individuel²¹, il consacre son attention à un troisième temps : après l'universalité classique et la génialité romantique, la quête moderne d'une parole transcendante perdue. Et il utilise aussi bien des comparaisons diachroniques (la référence aux vues nouvelles inaugurées par Rousseau par exemple²²), que des données bio-bibliographiques (pour distinguer ce qui chez des romanciers sépare les œuvres mineures de l'« *œuvre* » majeure)²³, et des mises en perspective qui appartiennent à l'histoire des idées ou des mentalités, telle que la mention de la disparition des dieux annoncée par Nietzsche (p. 153). Chassée d'un côté, l'histoire revient d'un autre...

Comme récit d'une évolution justifiant une hiérarchie : il hiérarchise les ouvrages et les écrivains à proportion de ce qu'ils s'inscrivent dans ce troisième mouvement, en ont été des précurseurs, s'en approchent ou s'en éloignent.

21 M. BLANCHOT, *Le Livre à venir* (Paris, Gallimard, 1959), édition dans la coll. « Idées », 1971, p. 42.

22 *Ibid.*, p. 45.

23 *Ibid.*, *passim*.

L'histoire littéraire mise au service des jugements de valeur sur les œuvres et les auteurs la chose n'est pas neuve... De fait, l'intertexte barthésien conduit ici enfin à mettre en regard de cela les positions de Lanson (même là le rapprochement ne surprendra en fait que ceux qui n'ont pas pris le temps de réfléchir un peu les écrits de l'un et l'autre) et l'enjeu de hiérarchie y gisait déjà. Pour Lanson, les classiques étaient des sommets, ce qui le situe loin des vues de Blanchot, mais il n'en est pas loin dans l'opération de sélection : là où Blanchot disait « œuvre » en valeur absolue, lui disait « chef d'œuvre ». Sa sélection est moins exclusive (il ne rejette rien en principe), mais lui aussi privilégie un temps et une vision du littéraire, et dès lors oriente sa réflexion et son histoire en fonction d'une hiérarchie. Dans la série des « lois » que, sur le modèle du discours sociologique dominant à l'époque, il assigne à celle-ci d'examiner, le centre du dispositif est occupé par la « loi d'apparition du chef d'œuvre »²⁴ ; le reste n'est là que pour permettre cette épiphanie de l'opus magnum. Et il devient alors frappant que l'enjeu ultime soit l'accès aux œuvres de ceux que Lanson appelle « les héros de la littérature »²⁵, et Blanchot « les grands créateurs virils » (p. 157) .

Qui décide de la qualification de « génie », de « héros », de « grand créateur viril » , de celle même d'« œuvre », « chef d'œuvre », « création » ? Le consensus omnium ? Ou l'acte arbitraire d'un critique ? Ou certains états des mentalités et des idéologies ? Ou bien des critères objectifs et certains, mais qu'en ce cas il faudrait expliciter... En fait, les attitudes ici représentées ont ceci de commun, par-delà leurs divergences, qu'elles supposent une valeur établie au départ, puis construisent une vision, voire une théorie de la littérature qui n'est vision ou théorie que de cette littérature qu'elles ont postulée comme étant la « vraie », la « grande », l'« essentiel ». Les contenus (idées, corpus, visions des valeurs) sont différents, et les divergences dans les choix esthétiques, tactiques, méthodologiques manifestent les différences des positions de l'universitaire, du théoricien, du critique, comme aussi celles des états du champ à leurs dates respectives d'intervention. Mais au-delà une structure de pensée persiste : l'idée d'une valeur en soi²⁶. Dès lors, impossible de faire de l'histoire littéraire une discipline à fonction heuristique et herméneutique : en effet elle est ainsi dépossédée du plus crucial de ses enjeux puisqu'elle ne peut plus être histoire des variations dans les façons de concevoir le littéraire, et donc histoire des valeurs qui y furent attachées, histoire de la formation et des variations des valeurs littéraires.

24 1910, *loc. cit.*

25 1914, p. 17 (à propos de Rousseau, que Blanchot traite dans des termes semblables).

26 Barthes est à cet égard le plus prudent des trois auteurs cités ici. Je souligne en passant que l'idée d'autonomie de la littérature implique forcément qu'il y a des valeurs littéraires, le problème étant celui de leur détermination et de leurs variations, que l'idée de valeur en soi évacue ou en tout cas minimise.

Il y a dès l'origine, il y a eu au fil des débats, il y aura toujours une gêne théorique irréductible pour l'histoire littéraire, tant qu'elle ne sera pas envisagée comme interrogation sur les valeurs littéraires, tant qu'elle subira des théories qui, généralisant à partir d'une conception elle-même contingente, postulent un certain ordre des valeurs. Alors elle ne peut être, au mieux, que l'histoire des modalisations de ces valeurs. Et comme ces théories se fondent sur des a priori transcendants, l'histoire, espace du variable et du contingent, n'y peut avoir grande force heuristique...

Prendre en compte l'importance des apports, chacun à leur place historique justement, des trois auteurs ici envisagés suggère donc que, quitte à faire de l'histoire littéraire, la question de l'histoire des valeurs n'en doit pas être éludée. Mais qu'en conséquence nulle valeur n'y soit pré-jugée.

Ce qui a des implications méthodologiques importantes. J'en soulignerai trois pour l'immédiat.

1. L'histoire de l'institution littéraire constitue objectif capital, à condition bien sûr de l'envisager bien comme celle des lieux où se jouent les luttes et débats sur les valeurs, et non comme celle d'un simple contexte ; d'envisager ces luttes pour les valeurs, au sein du champ et des institutions, comme un ensemble de prismes par lesquels se fait la relation entre la textualité et l'histoire et comme un élément crucial de ce que disent les textes²⁷.

2. L'histoire des écrivains, y compris dans sa dimension biographique, offre une des voies d'accès à ces questions, mais à la condition d'envisager bien l'écrivain comme le personnage social qu'il est, et non de partir à l'illusoire quête de l'être privé qu'il fut²⁸.

3. L'histoire littéraire qui, posant la question de la valeur, ne posera donc pas de valeur *a priori* et travaillera sur les variations des conceptions de la littérature n'excluera pas davantage *a priori* aucun texte, mais se demandera comment sont advenues les classifications qui ont décidé que tel texte était « littéraire » et tel autre pas, et comment les hiérarchies entre les œuvres et les auteurs regardés comme « littéraires ».

La littérature d'ailleurs alerte sans cesse sur les risques des valeurs assénées en préjugés. Y compris celui du ridicule. « [...] *il lit des tirades d'Iphigénie ou d'Esther, et quand c'est fini, il joint les mains, regarde le plafond plein d'araignées, il crie : 'À Genoux ! À genoux devant le divin Racine !'* »²⁹. Qu'on n'oublie pas ce vitrioleux croquis vallésien ; j'ai vu, un siècle après, un professeur de cette eau-là : il lisait plutôt *Phèdre*, lui, mais une de ses

27 Voir in *L'Histoire littéraire aujourd'hui* : A. VIALA, « L'Histoire des institutions littéraires », p. 118 sqq.

28 Je renverrai ici à mon *Racine : la stratégie du caméléon* (Paris, Seghers, 1990) ; au-delà, voir le n° d'*Esprit* d'août-sept. 1992, et sur « l'ouverture du texte » le n° spécial de *Futur antérieur*, juin 1992 et *Recherches sociologiques* [Louvain], VIII, n° 1, 1992.

29 J. VALLÈS, *L'Enfant*, chap. XXI (il parle de son professeur de français, bien sûr).

formules fétiches était « Tout commentaire en affaiblirait la portée... ». C'est souvent vrai, sans doute ; mais pour autant, glisser de la littérature à exégèse, la glose, l'hagiographie, c'est renoncer à réfléchir sur le peu ou prou de validité de nos recherches et lectures. Et c'est une tout autre histoire...

Paris III Sorbonne Nouvelle